



wildproject | *littératures*

JOURNAL D'UN PAYSAN

DU MÊME AUTEUR

*Cultiver des agrumes bio*, Terre vivante, 2023

Jean-Noël Falcou  
Journal  
d'un paysan

© Wildproject 2025

Suivi éditorial : Baptiste Lanaspèze

Correction : Laure Dupont

Composition : Wild Studio

ISBN 978-2-381140-841

wildproject | *littératures*

## *Printemps*

Dimanche 20 février 2022

Depuis 8 h 20 ce matin, c'est le printemps par ici. Il y avait bien quelques indices précurseurs, pour ceux qui se soucient de la fin de la floraison des amandiers, ou des rosiers *centifolia* qui débourent malgré la sécheresse hivernale. Des indices oui, mais le printemps ce n'est pas ça. C'est une odeur changeante de la terre, une assurance imprévue du soleil, les rougequeuees qui ne se sentent plus à leur place dans une vibration nouvelle connue de tous. Les saisons font mentir le calendrier.

Enfant, je me demandais pourquoi le mot *temps* désignait à la fois l'écoulement des jours et la météo. Depuis que je suis paysan, je sais. Pour la même raison que le mot *culture* désigne tout à la fois le travail de la terre et notre rapport au monde.

Ce matin, tout a changé.

Mercredi 23 février

Les gens imaginent que les agriculteurs passent leurs journées à cultiver.

Aujourd'hui, j'ai réparé le portail, bricolé un appentis, rangé mes engrais sous l'appentis, réceptionné du compost, déplacé les outils du tracteur, rapporté les roues increvables de brouettes à mon fournisseur, car le modèle ne convenait pas, acheté des raccords d'irrigation, passé des coups de fil, bougonné parce que je voulais visiter mes plantes.

Comme tous les chefs d'entreprise, cinquante pour cent de mon temps est occupé par des servitudes vitales.

Jeudi 24 février

Sur une jeune plantation, mes collègues m'ont demandé pourquoi j'avais assoiffé les bigaradiers. Il est vrai que je ne les

ai pas arrosés plus de deux fois en un mois et demi, délibérément, alors qu'il n'a pas plu une goutte.

Les températures ont été si douces que si les arbres avaient eu de l'eau, ils seraient repartis en sève, s'exposant alors dangereusement à une potentielle gelée. Maintenant que le risque est derrière nous, nous pouvons, devons, les arroser abondamment pour favoriser leurs pousses.

Le « bon sens paysan » est souvent contre-intuitif pour celui qui n'en a pas l'expérience.

Vendredi 25 février

Dernier jour avant mon départ pour le Salon de l'agriculture, pour la première fois en près de vingt ans de métier. J'en ai une mauvaise image, d'agriculteurs VRP qui distraient les citadins et les candidats aux élections, qui vont à la rencontre des vraies choses, eux, sous un chapiteau avec des tables en plastique et des kakemonos colorés.

Dans le même temps, j'ai hâte de découvrir. J'espère pouvoir quitter mon stand pour aller à la rencontre des professionnels qui auraient les outils, les plantes, les techniques qui complèteraient ma palette d'actions, sur le terrain.

Bref, je ne sais pas si je suis content d'aller m'emmerder ou si je suis dégoûté de faire un truc qui va me plaire. Hé, les ploucs, j'arrive, camarades !

Samedi 26 février

En fait, c'est le salon des agriculteurs en vacances. Ils font semblant de montrer leur métier pour se faire payer le trajet et l'hôtel, ce qui explique que tout le monde a le sourire à 8 heures et quatre grammes d'alcool à 18 heures.

La débauche de moyens, de personnels et de stands onéreux ne me laisse pas insensible, comparée à la dure réalité du métier. J'ai un peu l'impression de trahir les miens, de passer de l'autre côté du miroir, comme toujours, et je ressens de

l'injustice, comme toujours. Il paraît qu'à quatre grammes on oublie tout ça, la culpabilité, l'injustice, et la pénibilité des deux côtés du miroir.

Dimanche 27 février

Henri, oléiculteur grande gueule gauchiste qui s'entend bien avec ses collègues réacs de la chambre d'agriculture, arrive en gueulant, feuille à la main.

« Vé ! Cent cinquante-sept trimestres de cotisations et qu'est-ce qu'ils me disent ? Combien de retraite ? Vas-y, dis !

- Je ne sais pas... Sept cents ? Huit cents ?

- Cinq cent cinquante-cinq euros, regarde ! (Preuve à l'appui.) Attends que je te l'attrape, le président, avec ses conneries de mille euros de retraite minimum ! »

On peut prononcer tous les discours qu'on veut, tant qu'on crachera à la gueule de nos anciens en leur faisant l'aumône pour une vie de labeur, et tant qu'on ne sacrifiera pas les terres agricoles, autant ne rien dire, ne rien faire.

L'agriculture, c'est de la terre et des paysans. Le reste, c'est de la littérature.

Lundi 28 février

Cravates, médias, cartes de visite et tables rondes, élus, discours, rires convenus et petits fours.

Usure et convenances.

J'ai besoin de respirer la boue.

Mardi 1<sup>er</sup> mars

Avoir mal et sourire, comme lorsqu'on taille deux mille six cents rosiers dans la matinée et qu'on cueille quatre cents kilos de bigarades dans l'après-midi, certes à plusieurs, mais avec un seul corps chacun.

21 h 30, les commandes sont prêtes. Quoi qu'en dise mon squelette grinçant, c'était une belle journée.

Mercredi 2 mars

Première expédition de fruits de ma vie, une petite palette de cent kilos. Pour quelqu'un de si attaché à la vente locale en direct, c'est une micro-révolution. Expédier, consommer du plastique, des palettes, du pétrole, j'ai du mal.

Pour me reconforter après cette petite entorse à mes habitudes, j'ai décliné l'offre de figurer sur un compte Instagram sympathique qui met en avant les producteurs.

Je n'expédie pas, je ne vois pas ce que j'aurais à y faire ! (Si je pense que je vais compenser mes contradictions en affirmant fermement mes principes, c'est vraiment que je ramollis.)

Jeudi 3 mars

Qu'est-ce que je dois écrire dans ce journal ? Les événements les plus importants de ma journée, comme le fait d'avoir rendu la clé de la parcelle sur laquelle j'ai travaillé jour et nuit pendant dix-huit ans ? La réalité du terrain, comme concevoir et commander des étiquettes pour mes pots de confiture ? Ou la chose la plus marquante, comme mon collègue qui rêve la nuit des difficultés qu'il affronte la journée ?

Ne vaudrait-il pas mieux que je détaille mes réflexions sur la difficulté de l'accès au foncier qui nous pénalise tous ? C'est tout de même la raison principale des difficultés d'Adrien et de mes vicissitudes. Ou je devrais dire ce qu'il me passe par la tête, à savoir que le moment où je me suis senti le plus proche de la nature a été la dégustation de ce délicieux vin marocain, qui vous laisse entrevoir ce que pourrait être un bordeaux cultivé et vinifié par des paysans-vignerons plutôt que par des œnologues-conseils ? Et si je parlais de la réflexion que je me suis faite en balançant mes vieilles ruches ? Peut-on être paysan sans élever des abeilles ?

Je ne sais pas ce que ce journal sera, peut-être que je cherche justement à me surprendre. Carnet de bord ? Objet littéraire ? Journal intime ? Chronique agropolitique ?

Vendredi 4 mars

Vague de froid annoncée cette semaine, donc je retarde la taille des agrumes, alors que je me bats depuis deux mois pour éviter qu'ils ne repartent trop tôt. Nous avons subi l'hiver le plus doux et le plus sec de l'histoire.

Avec le bouleversement climatique, il va falloir être très très bons, avoir des sols en parfaite santé, essayer d'anticiper l'imprévisible, accepter les échecs et tout recommencer.

Les techniciens vont prendre un malin plaisir à expliquer *a posteriori* aux cultivateurs ce qu'ils auraient dû faire. Et dans la minorité des paysans inventifs qui n'en feront qu'à leur tête, une infime fraction trouvera en urgence les réponses adaptées à cette nouvelle donne climatique. Désolé pour les autres mais nous n'avions aucun plan, on a préféré chanter tout l'été, rouler en bagnole, consommer des babioles et partir en week-end à Amsterdam.

Samedi 5 mars

Les personnes qui sont incapables de faire la différence entre un moineau et un pinson m'inquiètent. Ce sont les mêmes qui, passant devant n'importe quel monument pour la première fois de leur vie, vont se demander comment il s'appelle, ce qu'il accueille. Les mêmes qui, voyant un nouveau produit dans un rayon de supermarché, vont le prendre en mains et l'étudier avec intérêt. Les mêmes qui, côtoyant des centaines et des milliers de fois ces êtres vivants, ne leur attacheront pas plus d'intérêt qu'à la feuille morte emportée par leurs battements d'ailes.

Si les pinsons se vendaient en supermarchés, ou qu'on leur élevait des temples, les experts se compteraient par millions. Je crois que c'est ça, l'acculturation.

Dimanche 6 mars

Mon beau-fils Lucien, un petit malin de 7 ans à la langue bien pendue :

« Tu viendras me voir si je suis archéologue plus tard ? Ou chercheur d'œufs de dinosaures, tu aimerais ? Ou tu préfères que je sois constructeur d'avions ? »

Moi, aimant, bienveillant, et très ouvert d'esprit :

« Tant que tu es heureux et que tu fais un métier qui te plaît, je serai content pour toi et je viendrai te voir. Quoi que tu fasses. »

Du tac au tac, avec l'œil qui frise :

« Même si mon métier, c'est de couper des arbres ? »

Son petit air frondeur porte l'estocade. Je suis percé à jour.

Lundi 7 mars

Travailler seul ou à plusieurs ? J'ai longtemps eu le poids de tout assumer seul, sans échappatoire, avec l'interdiction de flancher, de m'absenter, de pouvoir compter sur quelqu'un, d'attendre un quelconque appui extérieur. La rugosité du quotidien, simple, brute, crue, révélait la légèreté des éléments. Je pataugeais entre ciel et terre, mon esprit s'élevait d'autant plus facilement que mon dos se courbait.

Aujourd'hui, je gère une équipe, j'ai dix projets à mener de front, quand hier j'avais pour seule ambition de ne pas me noyer dans mon unique parcelle. Je ris, virevolte, m'épanouis, et rentre avec le regard en dedans et le souffle court, loin de mes yeux de fatigue qui voyaient l'horizon des mondes invisibles.

Tout est plus léger : plus laid et plus aisé. Tout est plus facile quand on ne se rappelle plus que le besoin de s'oublier.

Mardi 8 mars

« J'aimerais tellement être agriculteur, la vie au grand air, plus de stress. »

Ha, ha, ha ! S'il y a un métier stressant, c'est bien celui de paysan. En fin de compte, on ne maîtrise pas grand-chose, entre les aléas de la météo et de la nature, les petits revenus qui font que chaque raté a un gros impact, le volume de travail

énorme avec des périodes de rush insurmontables, et la charge mentale d'un chef d'entreprise.

« Les paysans ne sont jamais contents » est un adage de citadins distants qui ne comprennent pas que « les paysans sont souvent stressés », ce qui se traduit dans les manchettes des journaux par « Suicide chez les agriculteurs : des chiffres qui font froid dans le dos ».

Penser que les ruraux ne sont pas stressés parce qu'on est soi-même détendu quand on va en vacances à la campagne est à peu près aussi juste que d'imaginer que les Caribéens passent leur vie à sourire sur la plage en zoukant, une piña colada à la main.

Mercredi 9 mars

Quel plaisir d'accueillir Gilles, mon ami formateur et technicien agrumes, à dormir à la maison ! L'occasion de déboucher une bonne bouteille autour d'un risotto en se remémorant les souvenirs communs. La joie de pouvoir partager ma passion, mes projets et mes réflexions avec quelqu'un fait du même bois, franc et emprunté, à la curiosité intacte, pétri de bonté et de sollicitude.

Je ne suis pas né paysan, je le suis devenu, à force de cultiver et de rencontrer, à l'issue d'un parcours atypique. Bien sûr que ma volonté, mon travail, et bien d'autres qualités que ma modestie ne m'empêche pas de tartiner sur le papier n'y sont pas pour rien. Je crois surtout qu'un contexte et des personnes ont fait de moi ce que je suis aujourd'hui. Dans ce processus, Gilles a compté. J'étais installé depuis plusieurs années, à une époque où Internet n'existait pas, où j'étais le seul labellisé en bio en agrumes sur le continent français. Lorsque je l'ai rencontré à la première formation agrumes bio organisée dans ma région, je construisais mon savoir technique en croisant les données sur les agrumes avec les principes théoriques de l'agriculture biologique et l'expérience pratique des anciens. Pour la première fois,



j'ai pu me confronter, remettre en question certaines certitudes, affiner certains choix, prendre conscience que j'empruntais le chemin de la connaissance et qu'il restait une sacrée distance à parcourir. J'ai ressenti un intérêt de sa part pour mon approche radicale et singulière : « Un jour, tu écriras un livre. »

Gilles a été important pour le jeune que je fus. On s'est revus en Corse, puis j'ai accueilli une de ses formations pour partager mon expérience, avant de devenir technicien à mon tour.

L'agriculture s'apparente davantage à une course de relais qu'à un sprint. Relais intergénérationnel, relais interpersonnel. Je devrais faire la liste de toutes les personnes qui m'ont poussé, porté, tiré. J'ai honte de l'avouer à l'esprit libre que je pensais être, mais aujourd'hui, je serais prêt à accepter une distinction pour l'unique prétexte d'avoir une occasion d'inviter ces proches et leur dire MERCI, leur expliquer en quoi, pourquoi et comment ils m'ont élevé. Je ne vois pas comment je pourrais déculotter mon cœur sans ce cérémonial indécent qui me permettrait d'avoir la pudeur de faire semblant de parler de moi.

Ils ne sauront probablement jamais la reconnaissance que je leur accorde. Je préfère. Personne ne se sentira redevable de rien, si ce n'est d'essaimer sans compter, par fidélité.

Jeudi 10 mars

Premiers courriels envoyés à deux maisons d'édition pour proposer un projet sur la culture des agrumes bio.

Ce livre manque, je serais ravi de l'écrire. J'ai envie de fixer ce savoir, de transmettre, et de poser un truc, comme si je percevais qu'une page était en train de se tourner, que je le veuille ou non.

Vendredi 11 mars

Quatre kilomètres de désherbage à la binette entre les pieds de rosiers, à quatre, et dans la dernière heure, alors que le geste

se fait gauche et les lombaires douloureuses, mon jeune collègue relève la tête : « Mais à quoi ça sert de faire ça en fait ? »

Je trouve épatant d'être capable de morfler autant sans savoir pourquoi, et de ne pas oublier qu'après tout, il doit peut-être y avoir un sens à tout cela. Qui sait ? J'aime non pas saper, mais avoir fait du bien à mes jeunes rosiers avec ma sape, car je sais que la réussite d'une culture de plantes pérennes se joue pour beaucoup à leur implantation. Un peu comme pour les humains. Les rosiers ont besoin de profiter de l'engrais, de s'enraciner sans concurrence avec les adventices, de prendre du volume sereinement et rapidement. Je crois être bon dans mon métier, car j'y mets du sens, j'y vois quelque chose de plus grand que moi, une allégorie profonde et inexplicable.

Je ne fais pas le paysan, je suis paysan.

Samedi 12 mars

Journée taille des quarante arbres d'une petite parcelle. Depuis que j'ai récupéré cette campagne il y a trois ans, deux clémentiniers me posent problème. Plus hauts que les autres, longilignes, ils développent une frondaison inaccessible et semblent porter leurs fruits pour le plaisir de me narguer. Isolés, ils auraient coulé des jours heureux sous mon regard admiratif. Au sein d'une parcelle productive, ils consomment de l'eau, de l'engrais et portent ombrage à leurs voisins, qui le leur reprochent.

J'ai rabattu de moitié le plus vigoureux des deux alors qu'il était en pleine santé. Mon confort personnel me l'a dicté. J'en ai encore mal au bide. Objectivement, je ne pouvais pas faire autrement sans qu'il n'écrase ses congénères. Les arbres souffrent-ils ? Je ne sais pas, mais je me dis que tant que je souffre pour eux, la réponse n'a pas grand intérêt.

Le second, davantage ramifié, a été éclairci pour provoquer des rejets à mi-hauteur, dans l'espoir que je puisse le redescendre petit à petit. Dans cinq ans, il devrait retrouver taille humaine, si tout va bien pour lui, si tout va bien pour moi.

Dimanche 13 mars

Toutes les pluies ne se ressemblent pas.

Depuis que j'en ai discuté avec mon vieil ami Pierrot, il y a vingt ans, j'ai adopté le système de valeur de ce provençalophone des champs, qui a dû apprendre le français à l'école, le peu de temps qu'il l'a fréquentée.

Ce matin, nous avons eu une « pluie qui mouille la poussière », de celles qui n'ont de pluie que le nom. L'été, les plagistes la maudissent tandis que j'arrose sous ses gouttelettes présomptueuses.

À force d'obstination, elle est passée au cran supérieur de « pluie qui arrose l'herbe », la plus redoutable de toutes : pas d'arrosage sérieux mais du travail de désherbage en plus d'ici deux semaines.

Ensuite, il y a la « pluie pour le potager », lorsque le pluviomètre dépasse les trois millimètres sans dépasser les cinq.

La « pluie », la souhaitable, la respectable, ne se juge qu'à sa capacité à désaltérer les arbres. Elle est précieuse, salvatrice en été. Le Graal, une poignée de fois dans l'année, est la « bonne pluie », conséquente, lente et régulière, qui respecte les cultures et recharge les nappes phréatiques.

Lorsqu'elle abuse, on ne la nomme plus. Il « tombe le ciel ». On tolère, mais on proteste.

On redevient grave uniquement pour parler « tempêtes », de plus en plus fréquentes chez nous, avec leurs lots de dégâts sur les végétaux, les installations et les hommes, du moins ceux qui restent. Elles charrient à chaque apparition les fantômes des tempêtes passées. Nous ne sommes que poussière.

Lundi 14 mars

L'autonomie redevient une question cardinale. Grosse session épandage de compost pour amender la terre en s'affranchissant quelque peu des engrais industriels ; plein d'essence pour les machines, à plus de deux euros le litre ; adaptation

des itinéraires cultureux de la future plantation de basilic pour la désherber à la houe maraîchère, un outil à main, et ainsi laisser les moteurs au repos ; discussion avec un collègue sur notre convergence à revenir vers des pieds francs, non greffés, notamment pour ne plus dépendre de la poignée de pépiniéristes qui monopolise la production de variétés spécifiques.

Plutôt que d'autonomie, je devrais parler d'indépendance paysanne. Aussi indispensable dans le monde qui vient que la solidarité paysanne.

Mardi 15 mars

Pierrot méprisait les touche-à-tout, qu'il crucifiait de son dicton : « Celui qui a plusieurs métiers n'en a aucun. »

Pour être respecté, il fallait se consacrer à une tâche unique, toute sa vie. Lui était greffeur. Après avoir suivi ses conseils cinq ans durant en guise d'initiation, je commençais à posséder de solides repères. En croisant les infos, les observations, en analysant la météo et en scrutant les plantes, je pensais pouvoir déterminer le début de la période propice. J'allais le trouver pour l'en informer (un peu) et pour lui faire la causette (beaucoup), surtout depuis qu'il était devenu aveugle, enfermé chez lui, déraciné. J'entre, ai à peine le temps de dire bonjour et il me balance : « Bon, tu vas rappeler à Madame Michaud pourquoi c'est le moment de greffer ! » J'ai rarement été aussi impressionné.

Après ma journée sur les parcelles, au téléphone, à la compta, à concevoir un système d'irrigation et à parler sécurité au travail, je repense à Pierrot, vieux, voûté, aveugle, fané. Il connaissait son métier.

Mercredi 16 mars

Première nuit où j'entends le concert des crapauds se répondant de vallon en vallon tandis que je vais jeter mon compost. Si mon pays avait une bande-son, ce serait la musique de ces nuits douces et lumineuses. Elle déclenche automatiquement

un sourire d'apaisement qui chasse les petites choses et fait remarquer les étoiles.

Elle me rappelle également ce policier municipal ulcéré d'avoir été dérangé en pleine nuit par des touristes qui se plaignaient des coassements et exigeaient que les pouvoirs publics y mettent fin. Depuis cette anecdote, ma sympathie pour ces batraciens est sans limite. Chaque soir de spleen, j' imagine les flics chassant les crapauds dans le square pendant que des Parisiens pestent sous leurs draps. Se réincarner en *babi*, comme on dit par chez nous, en voilà une ambition !

Jeudi 17 mars

Réunion avec tout le gratin local, pour l'extension de la distillerie. Les élus se placent au centre de l'attention en remerciant tout le monde avant de s'éclipser illico presto. Les restants se regardent d'un œil torve. Les environmentalistes soupçonnent la chambre d'agriculture de connivence, qui s'inquiète elle des services de l'État déconnectés du terrain, qui se demandent ce qu'ils font là, en bottes-tailleur, quand les élus s'escapent et les associatifs tatillonnent. Et nous, qui ne savions pas trop quoi faire d'autre, nous avons parlé d'agriculture, de plantes. Tout cet aréopage disparate déambule dans les champs, s'apprivoise, se met à échanger de plaisantes banalités, se sourie, s'intéresse, profite, puis décide de joyeusement prolonger la visite sur la parcelle mitoyenne.

On a fait du chemin ensemble. Je ne pense pas que nous ayons changé les individus, mais nous avons changé, l'espace d'un instant, leurs rapports. Nous, les plantes, les champs, l'air ambiant.

Vendredi 18 mars

Six heures de débroussailleuse à dos, entre deux réunions et des mails. Six heures à me sentir parfaitement bien, rassasié, éveillé. Et cela n'a rien à voir avec la débroussailleuse. Il y a

des parcelles qui vous font sentir chez vous, des lieux évidents que vous comprenez intuitivement, que vous goûtez par tous vos pores. C'est une sensation assez difficile à exprimer. Je me sens connecté à ce flanc de colline qui surplombe la mer, à son histoire, que je connais mal. J'ai l'impression que tout me parle, me parle à moi, et qu'il opère comme une rencontre entre ici et moi, maintenant.

Lorsque je suis joyeux, j'ai envie d'y aller ; lorsque je suis triste, j'ai envie d'y venir. Aussi, cet endroit, c'est la maison.

Samedi 19 mars

Première fois que le beau-fils m'aide utilement, du haut de ses 7 ans. Le collage d'étiquettes sur les pots de confitures lui va bien.

Il arrive qu'il passe ses journées sur une parcelle avec moi, à s'enquiquiner à cent sous de l'heure, lorsque sa mère travaille à l'atelier céramique et que les champs ne m'en laissent pas le choix. *A priori*, on pourrait penser qu'il a de la chance. J'en doute. Tous les gamins n'ont pas forcément la fibre. Et les planches de culture sont des lieux dangereux, avec des outils, des dévers, des épines, des produits, des puits, des murets et mille façons de se blesser. Qui amènerait son gosse à l'usine ?

À l'âge où il va potentiellement pouvoir me filer la main, où fixerai-je la limite entre l'ennui actif d'un minot qui va préférer prendre part à une tâche plutôt que de ne rien faire, et le travail forcé d'un enfant ? Car c'est exactement ce qu'il se passe dans les pays du Sud, ce que nous trouvons intolérable. Des paysans, des paysannes surtout, qui improvisent une garderie à ciel ouvert et qui, payées à la tâche, poussent leur progéniture à aider et remplir la gamelle. Elles n'ont pas le choix. Les situations ne sont évidemment pas comparables, le mécanisme est pourtant le même. Ceci dit, j'ai hâte qu'il puisse m'aider.